



Philosophie  
française  
contemporaine

Frédéric Worms

*Avec*  
Bergson

puf



Avec Bergson

## PHILOSOPHIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

*Collection fondée par Frédéric Worms et dirigée par Camille Riquier*

La collection « Philosophie française contemporaine » poursuit un double objectif : la réédition d'œuvres classiques de philosophie en langue française qu'il s'agit de redécouvrir et la publication d'auteurs contemporains dont la réflexion s'inscrit dans une certaine tradition française du philosopher. Parler de philosophie française, c'est accepter la part de finitude inhérente à toute pensée mais aussi envisager ses limites comme les conditions de son déploiement. Entre héritage et inspiration, il y a autant de manières de se rapporter aux classiques de la pensée française et d'explorer sa fécondité.

Frédéric Worms

# AVEC BERGSON

Un parcours



Illustration de *La Dioptrique* de René Descartes,  
suite au *Discours de la Méthode*, 1637,  
Bibliothèque de l'Académie de médecine, Paris  
© Archives Charmet/Bridgeman Images

ISBN 978-2-13-086283-3

ISSN 2116-7656

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 2024, octobre

© Presses Universitaires de France / Humensis, 2024  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## Introduction

Le 22 février 2022, je reçus un message qui m'annonçait la découverte d'un « aphorisme » de Bergson. De fait, c'était bien de cela qu'il s'agissait : une phrase unique, manuscrite, inconnue jusqu'ici, seule en haut d'une page, sans que l'on sache quand ni pour qui elle avait été écrite mais qui, indubitablement, par sa graphie comme par son contenu (aussi inédit ou inouï soit-il), était bien, en effet, de Bergson.

Un « aphorisme » : c'est-à-dire, d'abord et avant tout, une phrase ou une pensée qui se suffisent à elles-mêmes, avec quelque chose de complet ou de parfait. Et c'était bien le cas. Imaginons que nous n'ayons que cette phrase, sans même savoir de qui : elle serait encore à elle seule un objet de méditation presque sans fin, de philosophie et même de sagesse, de discussion aussi, sur les questions les plus profondes. Elle porte, tout simplement, sur la vie et la mort. Il fallait de toute façon la lire et la relire, la méditer et la discuter, pour elle-même.

Mais voilà : cet aphorisme sur la vie et sur la mort, il était de Bergson, comportait plus d'une surprise, et c'est pourquoi il faut en dire rapidement un mot ici, pour introduire à ce qui suit.

## Surprises

La première surprise, c'est que, loin qu'elle porte sur un thème bien connu de la pensée de Bergson, on découvre avec cet aphorisme une des rares phrases, chez ce philosophe de la vie, qui portent sur une question pourtant centrale : la mort.

Avec une portée que l'on peut dire existentielle, qui plus est.

Je me souviens encore de la main serrée du neveu de Bergson, sur mon propre poignet, lorsque je vins le voir pour la biographie de Bergson que je rédigeais alors. Il venait de perdre son épouse et me demandait avec désespoir, lui qui était artisan et n'avait jamais fait de philosophie, « comment la philosophie de mon oncle peut-elle m'aider », et je n'ai pas su quoi répondre. Or, cet aphorisme contenait une réponse, peut-être « la » réponse de Bergson, mais personne ne le savait !

Si cet aphorisme contient la réponse, c'est pour une autre raison, qui ne devrait pas, cette fois être une surprise, mais qui nous sidère malgré tout !

C'est que, inédit, inconnu, il confirme pourtant, selon nous, d'un coup, toute notre lecture de la philosophie de Bergson, depuis trente ans, celle que nous résumions dès 2004 sous le signe des « deux sens de la vie », dont le recueil qui suit présente quelques jalons.

Quelle surprise de voir venir et tenir, en une phrase, tout ce qui nous semble animer l'ensemble de cette pensée, que



## Introduction

cette phrase résume donc, sans le dire ! Une surprise, donc, à nouveau, mais, cette fois, une confirmation.

Comment ne pas voir alors dans l'irruption de cet aphorisme une raison de plus de rassembler et de poursuivre ces études qui dessinent un parcours, avec cette philosophie ?

Mais êtes-vous d'accord avec cet aphorisme, dont vous ne nous avez pas encore dit le contenu ?

C'est encore une surprise.

Car je dois répondre ici à la première personne du singulier que cet aphorisme résume aussi le cœur d'une discussion voire, toutes choses égales par ailleurs, d'une confrontation « avec Bergson », philosophique bien sûr ! Pourquoi ne pas le dire, je résiste pour ma part à un point central de cet aphorisme, sur le point central entre tous de la relation de la vie à la mort. Mais ce n'est pas pour récuser son importance. Bien au contraire ! C'est pour la confirmer, au cœur d'un moment présent défini par la question non seulement du vivant mais de la mort, et de ce que je propose d'appeler un « vitalisme », mais « critique ». Comment ne pas voir dans cet aphorisme un appel à cette confrontation ?

Mais comment un simple aphorisme peut-il contenir tout cela ? Nous ne l'avons pas même encore cité !

## Un aphorisme

« Dès qu'on aime ce qu'il y a de meilleur dans la vie, on devient indifférent à la mort. »

Tel est l'aphorisme que nous lisons dans ce message, et que nous verrions, bientôt, sur le papier même où cette phrase avait été écrite.

Il confirme toute la philosophie de Bergson, il y ajoute quelque chose de nouveau et d'imprévisible, il invite à une confrontation nouvelle.

## Une confirmation

L'aphorisme que nous découvrons confirme toute la philosophie de Bergson pour une raison simple : c'est que celle-ci distingue toujours deux aspects ou deux sens de « la vie ». Il y a la contrainte vitale, ou mortelle, le besoin. « *Primum vivere* » (c'est la devise que Bergson ne cesse de citer) : survivre. Cela explique, par exemple, en l'être humain, la primauté de l'action pour la pensée qui se règle sur elle, l'espace, la technique et la science, avec leur vérité propre. Mais cette contrainte vitale nous cache un autre aspect de la vie : l'acte intérieur, qui lui permet non seulement de se maintenir mais aussi et de se créer dans le temps, acte présent dans chaque vivant et dans « la vie » non pas comme abstraction mais comme « élan » sur notre planète, et dans l'histoire aussi des

## Introduction

vivants humains sur la Terre. La vie n'est donc pas seulement lutte contre la mort, mais acte créateur, voici ce qu'a toujours dit Bergson, depuis la distinction entre la « durée » et l'espace (dans son premier livre) jusqu'à celle (dans son dernier livre) entre la morale « close », tournée vers la guerre à cause de la limitation de la vie, et la morale « ouverte », chez quelques hommes de bien qui sont, pour cette raison, prêts à accepter la mort ! L'aphorisme inconnu confirme tout cela. On est tourné d'abord vers la limite de la vie, et la mort nous obsède. Mais il y a un autre aspect de la vie, qui est si fort, si entraînant, qu'il nous fait oublier même (comme dans *l'Éthique*, de Spinoza) de penser à la mort. Ainsi, cette phrase confirme toute cette philosophie, tout ce que nous avons tenté de montrer depuis trente ans, et dont le présent recueil cherche à témoigner !

Mais elle y ajoute quelque chose d'imprévu.

## Une nouveauté

Ce que cet aphorisme ajoute, imprévisiblement, que l'on ne retrouve dans aucun des livres de Bergson, pas même dans la « sérénité » du mystique qui selon le dernier livre dépassera la crainte de la mort, c'est ce qu'il a de plus simple et que personne n'aurait jamais pu déduire du reste de l'œuvre (comme Bergson lui-même n'a cessé de le revendiquer pour toute nouveauté). Cela paraît simple en effet : « dès que » l'on se rapporte à un sens de la vie en l'« aimant », on « devient

indifférent » à « la mort » ! C'est l'idée, donc, que, sur la pointe qui unit et sépare ces deux aspects de « la vie », tient toute une sagesse humaine, dans une simplicité parfaite ! De fait, c'est souverainement simple, mais sidérant aussi. Voici que cet aspect de la vie qui semblait une « force » métaphysique, temps créateur ou durée, élan vital, ou quel que soit son nom, on peut « l'aimer ». Et l'aimer c'est dire tout ce qu'il y a non pas de simplement bien ou bon, mais de « meilleur » que le reste, d'une manière telle que l'aspect négatif de la vie ne se compare même plus avec lui, et que nous désirons nous y unir ou que cela réponde à notre désir du Bien. Cette transfiguration de la thèse philosophique en miracle affectif mais simple, et presque évident dans la phrase même et son *rythme*, voici ce que cet aphorisme comporte, non pas du tout de prolongement logique ou pratique d'un système, mais de surprise profonde et nouvelle ! Un simple opérateur à la fois logique et temporel, déductif et instantané, théorique et pratique : « dès que », et tout est joué. « Dès qu'on aime... » Mais n'est-ce pas là une surprise que vous ne trouverez nulle part dans aucune œuvre et pas même dans cette œuvre ? Oui. Et toutes les lectrices, tous les lecteurs de Bergson, lorsqu'ils et elles découvrent cette phrase ont la même surprise. Même le mystique du dernier livre devrait faire un effort pour dépasser l'humanité et atteindre la sérénité, et l'acte libre au début de l'œuvre supposait un arrachement et ne donnait pas cet « amour ». Seules peut-être quelques phrases dans quelques lettres, que nous citons dans les notes de la biographie, avaient le même ton et la même surprenante profondeur ou

## Introduction

sagesse. Mais la nouveauté de cet aphorisme est radicale. Telle est toujours notre impression.

Laissons chacune et chacun le méditer.

Cependant, comme toute intuition il appelle non seulement cette méditation mais aussi une discussion, « avec » Bergson, que nous n'avons pas cessé de mener non plus, et dont nous devons donc dire un mot ici, finalement et directement, sur la vie et sur la mort.

## Une question

À quoi résistons-nous, en effet, dans cet aphorisme de Bergson ? On peut le dire très simplement : c'est que le fait de devenir « indifférent » à la mort devienne le critère de la joie absolue, comme si l'on ne continuait pas toujours de s'opposer à la mort, dans la vie humaine. Bergson lui-même ne montrera-t-il pas que la sagesse complète n'est justement pas indifférence à la vie et à la mort, pas même contemplation de ce qui peut dépasser la mort, mais doit rester ou redevenir *action* et continuer de lutter contre la mort, et surtout contre l'injustice qui est, avec la guerre, la forme ultime et paradoxalement première de la mort ou du mal pour les humains ? Comment ce qu'il y a de meilleur ne s'éprouverait-il pas dans la lutte continuée contre ce qu'il y a de pire, qui n'est certes pas « la mort » comme abstraction métaphysique, condition fatale ou possibilité abstraite, mais comme épreuve négative pour soi et peut-être d'abord pour les autres, oui, la mort des

## Avec Bergson

autres, et parfois, comme dans la guerre et le crime, par les autres ? C'est bien ce qu'il nous semble, et la lutte contre toutes les formes de la mort serait même pour nous la définition de « la vie », dans un vitalisme critique dont l'élaboration s'est faite, entre autres choses dans une discussion critique et continuée, « avec Bergson ».

Mais il est clair aussi que cet aphorisme impose au vitalisme critique qui est notre boussole une exigence inattendue : reconnaître que l'on trouve, dans la lutte contre toutes les formes de la mort, la ressource de toutes les joies, tout ce qui donne un sens à la vie, qui ne se réduit certes pas non plus à l'opposition à la mort en général et comporte les expériences absolues du meilleur et du bien, et de l'amour. De fait, on ne peut pas parler du pire, comme il faut continuer à le faire, s'il n'y a pas le meilleur. En ce sens, cet aphorisme comportera toujours une orientation, pour aller plus loin.

Frédéric WORMS

Dès qu'on aime ce qu'il y a  
de meilleur dans la vie, on devient  
indifférent à la mort.

H. Bergson





## Note sur le principe et l'organisation de ce livre

Le présent recueil jalonne un parcours de trente ans de travail « avec » plus encore que « sur » Bergson.

Il n'est pas exhaustif, même sur notre propre travail « sur » Bergson, puisqu'il comprend un choix de nos études, à l'exclusion de celles déjà réunies dans d'autres recueils (en particulier *La Philosophie du xx<sup>e</sup> siècle en France*), sans parler des livres indépendants qui ont marqué des étapes pour nous (en particulier *Bergson ou les deux sens de la vie*), et des travaux collectifs dont l'édition critique de l'ensemble de l'œuvre aux Puf (dite à l'époque : « le choc Bergson »).

Il rassemble, selon un ordre thématique, les études qui nous ont paru faire chacune un point précis sur une question centrale, et dont la suite dessinerait en effet la trace d'un mouvement et d'un parcours, à reprendre et à continuer encore.

Il porte la trace d'un apprentissage, et d'une discussion. On a tenté d'ailleurs de rassembler aussi les études par ensembles chronologiques, ce que l'on pourra vérifier dans le Parcours bibliographique qui intervient à la fin de l'ouvrage. Nous y décrivons aussi les étapes révélatrices d'une histoire : la nécessité dans les années 1990 et 2000 de retrouver la rigueur de cette œuvre et de la lecture de cette œuvre ; l'affirmation

## Avec Bergson

d'une thèse sur son problème ou son principe dans « les deux sens de la vie » ; enfin une redécouverte toujours renouvelée et toujours plus collective aussi de la profondeur sur des questions qui sont encore au cœur du présent.

Les textes sont repris sans modification sauf harmonisation éditoriale (références à l'œuvre qui vont toutes à l'édition des *Œuvres*, Puf, « Quadrige »), ou corrections minimales. Toutes les références y interviennent en notes, le Parcours bibliographique final ne comprenant que l'ensemble de nos propres travaux.

Tel quel, ce recueil témoigne de la relation « avec Bergson » : du fait que l'on doive compter *avec* lui, ne pas faire sans lui, ne serait-ce que pour le relier à d'autres, ou pour oser s'en démarquer soi-même, comme l'ont fait toutes celles et tous ceux qui l'ont le plus approfondi.

Ce parcours a aussi été tissé de rencontres individuelles, et de projets collectifs.

Je ne peux les citer toutes et tous. Mais lorsque j'ai passé le relais de la présidence de la Société des amis de Bergson à Caterina Zanfi, je me souviens que tous les « bergsoniens » présents étaient d'accord avec la formule que je leur proposais, à savoir que chacune et chacun témoignait d'une équation simple et imprévisible : « bergson + x ».

Une inconnue, ou peut-être deux, qui ne cessent d'engendrer des questions vives.

Merci à toutes celles et tous ceux avec qui tout cela s'est poursuivi et se poursuit encore. Je remercie enfin les Puf de cette fidélité à Bergson et de l'accueil de ce livre qui doit tant

Note sur le principe et l'organisation de ce livre

à Paul Garapon et Fanny Bouteiller, et dans cette collection  
dirigée par Camille Riquier.

Frédéric WORMS



Cet ouvrage a été mis en pages par



